

Compte rendu, récital, Châteauneuf-en-Auxois, le 11 août 2017. Liszt, Bartók, Schumann / Juliette Mazerand, piano.

Compte rendu, récital, Châteauneuf-en-Auxois, le 11 août 2017. Liszt, Bartók, Schumann / Juliette Mazerand, piano. LE MYSTERE DE LA PIANISTE MECONNUE... Pour la troisième année consécutive un festival, articulé autour de trois concerts, se déroule dans la modeste église de Châteauneuf-en-Auxois, un très beau village – particulièrement animé durant la saison estivale – dont le principal titre de gloire est de posséder un château dominant fièrement l'A6 . On accède au parvis par une étroite rue en cul-de-sac. Qui imaginerait que nous allons écouter une pianiste inconnue que son jeu qualifie d'emblée pour appartenir à la poignée de monstres sacrés dont les noms sont sur toutes les lèvres ? Connue de ses proches, de ses élèves, de quelques auditeurs qui ont eu la chance de la rencontrer au cours de trop rares apparitions serait plus juste. Totalement étrangère aux grands circuits comme aux medias spécialisés, d'une discrétion, d'une timidité et d'une modestie peu communes, elle semble se dérober lorsqu'elle n'est pas à son clavier.

Le programme, ambitieux et construit, nous entraînera de Liszt à Bartók, pour s'achever par la Grande humoresque de Schumann. Pour commencer, la Bénédiction de Dieu dans la solitude (des Harmonies poétiques et religieuses). Elancée, mais d'apparence frêle, la pianiste donne au chant intérieur de l'andante un legato naturel et rare, une sérénité lumineuse, paisible, confiante. La maturité du jeu



se confirme avec la progression dynamique qui nous conduira à une extase radieuse avant de retrouver le motif initial. Avec la Bagatelle sans tonalité, ultime version de la redoutable Méphisto-valse, prémonitoire des évolutions musicales les plus hardies, nous aurons l'essence de la pensée lisztienne. La plénitude, la fluidité le disputent à cette maestria rageuse, diabolique : du très grand piano dont la virtuosité s'oublie tant le propos nous tient en haleine. Une main gauche très déliée, souple, agile et puissante comme légère, une pédale toujours appropriée, qui ne trouble jamais la clarté du jeu mais lui donne toute sa chair et ses couleurs, voilà qui soutient sans peine la comparaison avec les enregistrements de référence.

L'enchaînement se fait de façon naturelle avec les trois burlesques. Op 8 (Sz 47), de Bartók. empreintes d'une joie de vivre, d'une exubérance singulières. Bondissante, véloce, stupéfiante de maîtrise est la première (« Querelle »). L'incertitude, l'humour de « Un peu gris », agile et robuste, percussif à souhait, sont un régal. Enfin, facétieuse, insaisissable, étrange, la troisième pièce est magistrale : les accents, la conduite des phrases, les oppositions, tout est là. Les deux danses roumaines op.8A (Sz 43), beaucoup plus complexes, plus écrites que les danses populaires roumaines,

ont en commun leurs rythmiques singulières, leur caractère percussif et coloré. Le jeu en est puissant, jusqu'au paroxystique, brillant, éblouissant. L'auditoire est captivé par ce piano dont l'interprète sait tirer toutes les ressources.

La Grande humoresque, opus 20, est rare au concert. Rêveuse comme exaltée, étrange, c'est peut-être la plus belle illustration du romantisme de Schumann, où les scènes se succèdent, autant de variations contrastées. Le jeu de la pianiste nous émeut, dès la première variation, tourbillonnante, d'une joie fébrile, avec ses ruptures, ses transitions, cette versatilité si schumanienne, tour à tour lyrique, tendre, candide comme forte voire violente. L'invention se renouvelle en permanence, tant celle de la partition que celle de l'expression riche de l'interprète. Malgré l'ampleur de la composition, la rêverie puis la puissante coda surprennent : est-on déjà au terme ? Comment est-ce possible qu'un tel art soit réservé à une poignée d'auditeurs, même si la nef est bien garnie ?

L'humble magicienne a nom **Juliette Mazerand**. Nous en reparlerons.

Compte rendu, récital, Châteauneuf-en-Auxois, le 11 août 2017.
Liszt, Bartók, Schumann / Juliette Mazerand, piano.

PARIS. FESTIVAL TERPSICHORE,

dès le 15 septembre 2017



PARIS. Festival Terpsichore, 15 septembre – 12 octobre 2017. **VIOLONS, VIOLES & VOIX...** c'est le thème qui unit 6 concerts

d'exception, à l'époque où dans la conversation instrumentale, le Baroque inventait le chambrisme allusif, éloquent, transcendant. Le festival Terpsichore dont le claveciniste Skip Sempé assure la direction artistique, a aussi l'intérêt d'investir plusieurs sites historiques du Paris patrimonial, souvent méconnu des parisiens eux-mêmes. **La 4^e édition de Terpsichore** sait favoriser l'alliance de l'articulation, l'expressivité, la musicalité afin de ressusciter cette musique de chambre qui avant le XIX^e pathétique et héroïque, essor de l'âge romantique, a vécu un premier âge d'or au XVII^e et XVIII^e siècles, quand la rhétorique musicale, celle des passions, était l'une des plus raffinées qui soient.

Profitant du **week end des Journées du Patrimoine, les 15, 16 et 17 septembre 2017,**

le Festival offre tout un cycle de découverte, d'exploration musicale, interdisciplinaire, à **la salle Erard**, joyau architectural enfin restauré et réhabilité, qui vit les premiers concerts de Liszt et Chopin dans la Capitale rue du Mail... De nombreuses oeuvres pour



violon, viole et voix sont à l'honneur ainsi cette année, en particulier dans deux concerts du Capriccio Stravagante, dont un récital duo de Sophie Gent & Bertrand Cuiller (**17 septembre**). Le spectacle du flûtiste Julien Martin avec le danseur Hubert Hazebroucq (Salle Erard, **le 15 septembre, concert d'ouverture**) et le programme de l'ensemble Masques d'Olivier Fortin (créateur d'un superbe [cd Telemann récemment distingué par le CLIC de classiquenews](#)), avec le contre-ténor Damien Guillon (12 octobre), soulignent quant à eux, un événement musical important de l'année 2017 : le 250^e

anniversaire de la mort de **Telemann** justement ([LIRE notre dossier spécial Telemann 2017](#)). Auteur d'une écriture cosmopolite, aussi virtuose que profonde et élégante, Telemann mérite assurément d'être honoré à Paris, d'autant plus que nous lui devons les fameux Quatuors parisiens, emblèmes d'un raffinement européen d'une subtilité qui égale celle de Haendel ou de Bach.



Le Festival Terpsichore souligne la magie qui naît de l'adéquation du concert et de l'écrin patrimonial qui l'accueille. La salle Erard accueille la majorité des concerts. Ainsi, dans le cadre des Journées européennes du patrimoine et pour faire (re)découvrir le lieu inspirant qu'est la Salle Erard, des visites guidées sont organisées en marge des concerts de musique de chambre, ainsi qu'une Masterclass ouverte au public (**le 16 septembre**). Pour le répertoire vocal, rendez-vous est donné dans l'incontournable Temple de Pentemont (**28 septembre**) et en l'Église Saint-Thomas d'Aquin (qui accueille pour la première fois, un concert Terpsichore, le dernier, programmé **le 12 octobre 2017**) :

Programme du [Festival Terpsichore 2017](#)

Du 15 septembre au 12 octobre 2017

6 concerts

Vendredi 15 septembre 2017, 20h30

Salle ERARD

LA FLûTE D'ARLEQUIN

Julien Martin, flute à bec & Hubert Hazebroucq, danse

Telemann connaissait particulièrement bien le style français et la musique à danser dont de nombreuses formes se retrouvent dans ses Fantaisies. Son répertoire instrumental, faisant honneur au « goût mêlé », ouvre les portes de la scène allemande du XVIIIème siècle qui accueillait aussi bien des danseurs français dans le genre noble, que des italiens spécialisés dans la danse « comique » ou « grotesque » et ses caractères de la Commedia dell'arte. Dans ce spectacle créé par le danseur Hubert Hazebroucq et le flûtiste Julien Martin, la musique de Telemann fait revivre le personnage d'Arlequin qui sert de fil conducteur. Figure maîtresse à l'époque, présente à la fois au théâtre, à la foire, ou à l'opéra, Arlequin est aussi lié, dans ses origines les plus archaïques, aux traits d'un chasseur nocturne, aux cycles et aux saisons... Concert-spectacle sans entracte

Prix des places : 25 € / Moins de 26 ans et étudiants : 15 €

Samedi 16 septembre 2017, 10h-12h

SALLE ERARD

MASTERCLASS : BYRD & FRESCOBALDI AU CLAVECIN

Masterclass publique avec Skip Sempé

Depuis plus de 30 ans, le style audacieux de Skip Sempé et de Capriccio Stravagante

exerce son influence sur toute une génération d'artistes particulièrement sensibles à

l'expression musicale. Pour les jeunes clavecinistes en formation qui participeront à cette

Masterclass, il s'agira à la fois de la découverte d'un répertoire et d'un exercice de style.

Les amateurs peuvent assister à ce moment de transmission en auditeur libre et ils en

profiteront pour se préparer au concert du 28 septembre, consacré à la musique de

William Byrd. Masterclass sans pause / Pour les auditeurs :

entrée libre dans la limite des places disponibles – Pour les

participants : inscriptions à l'adresse :

info@terpsichoreparis.com

Samedi 16 septembre 2017, 20h30

Salle ERARD

VENEZIA DA CAMERA : A TRE VIOLINI

Capriccio Stravagante

Cecilia Bernardini, Jacek Kurzydło, Tuomo Suni – violons

André Henrich – luth

Olivier Fortin – orgue

Skip Sempé – clavecin

L'année 2017 marque le 450ème anniversaire de la naissance de Claudio Monteverdi, compositeur qui bouleversa le mode d'expression musical de son époque et qui influença profondément les générations suivantes. Mais qu'en est-il des instrumentistes de son entourage et des oeuvres qu'ils nous laissèrent ? Capriccio Stravagante nous convie à un programme qui explore le répertoire pour violon de cette période extraordinaire. Cette nouvelle langue utilisée par les contemporains de Monteverdi exigeait déjà à l'époque une approche différente. Skip Sempé nous propose la sienne, fruit de ses recherches musicologiques et de sa curiosité musicale.

Concert sans entracte

Prix des places : 25 € / Moins de 26 ans et étudiants : 15 €

Dimanche 17 septembre 2017, 16h

Salle ERARD

BACH : SONATES POUR CLAVECIN ET VIOLON

Bertrand Cuiller, clavecin & Sophie Gent, violon

Comme nombreux de ses contemporains, Bach s'est intéressé à la sonate en trio, mais à sa façon. Avec lui, l'effectif requis pour l'interprétation de la

sonate en trio passe de quatre
interprètes – deux instruments mélodiques accompagnés par deux
instruments à la basse
continue – à un seul, dans le cas de la sonate pour orgue, et
à deux dans les sonates pour
clavecin obligé et instrument mélodique.
Le claveciniste Bertrand Cuiller et la violoniste Sophie Gent,
complices dans
l'interprétation de ces oeuvres depuis de nombreuses années,
nous en offrent leur vision
prenante et intelligente.
Concert sans entracte

Prix des places : 25 € / Moins de 26 ans et étudiants : 15 €

Jeudi 28 septembre 2017, 20h30

Temple de PENTEMONT

WILLIAM BYRD : CONSORTS PRIVES ET PUBLICS

La Compagnia del Madrigale

Capriccio Stravagante / Skip Sempé

William Byrd était un catholique qui vécut dans l'Angleterre
protestante. Cette situation
personnelle et artistique trouble eut comme conséquence qu'une
grande partie de sa
musique sacrée catholique fut jouée en privé, voire même
clandestinement.

En plus du Gradualia I de 1605, le programme comprendra des
consort songs sacrés et
profanes, de la musique pour consort de violes et claviers
ainsi que les Cries of London de

Richard Dering, pièce écrite pour voix et violes. Cette oeuvre est inspirée par la distraction que cause la clameur des vendeurs de rue et dont les échos parviennent aux fenêtres, alors que les consorts de violes jouent dans leurs quartiers privés. Co-production avec le Festival Oude Muziek Utrecht
Concert avec entracte
Prix des places : 25 € / Moins de 26 ans et étudiants : 15 €

Jeudi 12 octobre 2017, 20h30

Eglise SAINT-THOMAS D'AQUIN

TELEMANN : CANTATES & CONCERTI

Damien Guillon, contre-ténor

Julien Martin, flûte à bec

Ensemble Masques / Olivier Fortin

Georg Philipp Telemann a laissé l'un des plus riches legs de la musique du XVIII^{ème} siècle. Bien qu'admiration tout au cours de sa vie, son oeuvre a été pratiquement ignorée pendant les deux siècles suivant sa mort. Pourtant, sa musique fait avec brio la démonstration d'une maîtrise de toutes les formes musicales majeures de son siècle et d'une assimilation parfaite des styles français, italiens et polonais.

L'ensemble Masques avec le contre-ténor Damien Guillon et le flûtiste Julien Martin, présente un concert dans lequel se marient fantaisie, virtuosité et intériorité. Au

programme le concerto polonais, l'époustouflante suite pour flûte à bec et cordes ainsi que deux cantates intimistes.
Concert avec entracte

Prix des places : 25 € / Moins de 26 ans et étudiants : 15 €

Visites guidées de la Salle ERARD

VISITES GUIDÉES

Samedi 16 septembre 2017,
de 13h à 14h et dimanche 17 septembre de 11h à 12h
LA SALLE ERARD ET SON HISTOIRE

En trois ans, la magnifique Salle Erard est devenue le lieu emblématique du Festival, mettant à l'honneur la musique de chambre dans un cadre privilégié. Une visite découverte s'impose, pour mieux connaître cet endroit mythique qui a accueilli et mis à l'honneur le tempérament de nombreux interprètes et l'écriture de compositeurs célèbres. Dans le cadre des Journées européennes du patrimoine
Visites gratuites dans la limite des places disponibles

INFOS & RÉSERVATIONS :

Renseignements & billetterie
www.terpsichoreparis.com

**CD du Festival Terpsichore
Sortie annoncée en septembre 2017 (Éditions Paradizo)**

William Byrd – Virginals & Consorts
Skip Sempé / Capriccio Stravagante

La musique pour clavier de William Byrd fascine depuis plus de cent ans connaisseurs et interprètes. Presque totalement inédite du vivant du compositeur, elle fut parmi les premières de son temps à être reconsidérée, lors du regain d'intérêt pour la musique ancienne qui marque le début du XXe siècle. La sonorité de base de l'orchestre de la Renaissance reposait principalement sur les violes, dont la souplesse et la dynamique communiquait une virtuosité inhabituelle et une richesse extraordinaire aux instruments qui les entouraient dans des ensembles plus vastes. Les musiciens continentaux avaient déjà commencé à franchir la Manche vers le milieu du XVIe siècle ; beaucoup de joueurs de viole employés par la cour étaient italiens.



La musique imprimée circulait – aussi bien que les marins qui chantaient et sifflaient

leurs airs. Dans le genre de la danse et variations, Byrd a affiné et perfectionné les oeuvres plus anciennes d'origine anglaise mais aussi italienne, espagnole, flamande ou française.

Nous avons voulu revenir, au moyen d'une virtuosité et d'une expression libérées des carcans de l'interprétation de la musique ancienne, à une esthétique du consort n'ayant rien à envier à celle de Monteverdi et de ses contemporains. Après un siècle d'interprétations « historiques », il est important de parvenir à une compréhension plus riche et plus profonde de l'oeuvre de William Byrd, à travers une véritable virtuosité instrumentale et vocale, à la manière de celle inventée et exportée par les italiens.

Voici la réédition attendue d'un disque qui est célébration de la musique instrumentale de la Renaissance, à l'occasion du Festival Terpsichore 2017, dont Skip Sempé est le directeur artistique. Les amateurs de cette musique redécouvriront avec bonheur une version remasterisée avec soin de l'un des disques clé du répertoire de Skip Sempé ; ceux qui ne le connaissent pas, ne pourront qu'être conquis par la liberté de cette interprétation et sa grande richesse sonore !

Extrait du CD : Byrd – Fantasia a 6

<https://www.youtube.com/watch?v=RhbjpgxjjZx4>



Compte-rendu, concert.

Montpellier, Festival Radio France, le 27 juillet 2017. Finlandia, (Sibelius, Langgaard, Nielsen). Orchestre National Montpellier Occitanie. Michael Schönwandt.

Compte-rendu, concert. Montpellier, Festival Radio France-Occitanie-Montpellier, Le Corum, Opéra Berlioz, le 27 juillet 2017, 20 h. Finlandia, (Sibelius, Langgaard et Nielsen) Emmanuel Pahud, flûte, et l'Orchestre National Montpellier Occitanie dirigé par Michael Schönwandt. Ce n'est pas tout à fait le dernier jour, mais c'est le dernier grand concert symphonique du Festival. La Finlande moderne est née de son indépendance, en 1917. Pour commémorer cet événement, et profiter pleinement de l'amour que porte le chef permanent de l'Orchestre National de Montpellier aux musiciens de la Baltique, un programme idéal nous est offert. Deux Danois, ses compatriotes, l'un illustre, l'autre méconnu, occupent la place centrale, encadrés par deux œuvres majeures de Sibelius.



Merci Monsieur Schønwandt !

Le plateau est occupé par une très grande formation, huit contrebasses, dix violoncelles et le reste à l'avenant. En dehors du délicieux Concerto pour flûte de Nielsen, ce sont ces forces, exceptionnelles qu'animera **Michael Schønwandt**.

Tout à la fois chant de guerre et cantique, le célèbre **Finlandia, opus 26, de Sibelius**. De la férocité des accords initiaux, des épisodes tumultueux, de révolte, à la noblesse, aux accents quasi religieux de l'hymne par excellence, lyrique, vibrant et lumineux, le bonheur est bien là, à travers un propos nerveux, animé à souhait, méditatif aussi, jusqu'à l'énergique péroration finale, en forme d'apothéose.

Rued Langgaard paraît comme le musicien danois maudit, rejeté dans l'ombre par Nielssen. Si **Sfinx, poème pour orchestre (BVN 37, 1900, rév.1913)** que nous écoutons ce soir est son œuvre la plus jouée, force est de reconnaître que c'est une réelle découverte. « L'enfance de Langgaard se passa sous le piano du père, élève de Liszt à Weimar » nous rappelle Michael Schønwandt au cours d'un entretien. L'ignorerait-on que la filiation paraît évidente. La personnalité paraît complexe, étrange, tout comme l'œuvre, admirée de Ligeti. L'extraordinaire science de l'instrumentation d'un adolescent de 15 ans surprend. L'écriture originale et expressive des cordes, tout particulièrement, autant de climats sombres, inquiétants, avec de fréquentes pédales impressionnantes des trombones et tubas basses. Plus qu'une curiosité, une révélation.

De Carl Nielssen, après sa 4ème symphonie « l'Inextinguible »

retrouvée en 2014 (Casadeus/Orch. Nat. de Lille), nous avons découvert l'an passé, au cours de ce même festival, Aladdin, dirigé également par Michael Schønwandt à la tête de son orchestre de Montpellier. Brillant, nerveux, chargé d'humour, avec son concerto pour flûte, nous retrouvons des terres familières. L'espièglerie, l'humour, le grotesque des interjections du trombone basse, le raffinement et l'agilité de la flûte, un orchestre transparent, où les solistes (la clarinette spécialement) rayonnent, tout est là pour séduire l'amateur exigeant. L'animation constante comme la grande douceur, la poésie d'une brève séquence, les traits virtuoses, la fluidité du discours, Emmanuel Pahud, dans une forme exceptionnelle, nous ravit par son timbre, son articulation, une projection puissante comme les sons filés les plus ténus, et toujours la volubilité.

L'orchestre retrouve sa très grande formation pour la deuxième symphonie, la plus populaire des sept que nous lègue Sibelius, réservée aux grandes occasions. Monumentale par ses proportions, on oublie parfois la richesse de l'invention et du travail thématique tant son courant nous emporte. Renvoyons les curieux à l'analyse richement documentée de Marc Vignal (Jean Sibelius, Fayard, 2004). L'œuvre, sous la baguette inspirée de Michael Schønwandt, cherche la lumière, la respiration. Ayant toujours mené de pair le lyrique et le symphonique, qui s'enrichissent mutuellement, il gratifie les œuvres les plus ambitieuses d'une dimension dramatique naturelle qui les rend attachantes. Sans pathos ajouté, il donne tout son sens, ses racines et sa sève à cette musique qui lui est si familière. Des épisodes les plus frais, pastoraux, retenus, avec la petite harmonie aux déferlements herculéens, la couleur est toujours évidente. La direction fouillée, toujours soucieuse de la clarté polyphonique, des équilibres, du modelé de chaque partie, invite à la respiration, à la vie. Le discours se renouvelle, admirable. Oublié ce son trop souvent compact, épais pour la transparence comme la puissance, avec, toujours la souplesse. La conduite du discours, les respirations, les phrasés, les suspensions et

les silences soutiennent en permanence l'intérêt.

La salle est conquise, et les longues ovations, debout, sont récompensées par le plus beau des bis : la célèbre Valse triste, ravissante, magnifiée sans affectation, naturelle, émouvante.

Michael Schønwandt a hissé son orchestre dans la cour des grands, et ses musiciens, plus motivés que jamais, s'en montrent parfaitement dignes. Quelle chance pour Montpellier que s'être attaché celui que l'on découvrait à la Monnaie, dans la grande époque de Gérard Mortier, et que l'on retrouvait à Bayreuth pour Les Maîtres-chanteurs, comme ailleurs dans tant de productions ! Merci, Monsieur Schønwandt, pour le bonheur que vous prodiguez avec largesse.

Compte rendu, concert. Montpellier, Festival Radio France-Occitanie-Montpellier, Le Corum, Opéra Berlioz, le 27 juillet 2017, 20 h. Finlandia, (Sibelius, Langgaard et Nielsen) Emmanuel Pahud, flûte, et l'Orchestre National Montpellier Occitanie dirigé par Michael Schønwandt. Illustration : Emmanuel Pahud et l'Orchestre Montpellier-Occitanie, dirigé par Michael Schønwandt © Pablo Ruiz

Compte rendu, concert. Montpellier, Festival Radio France, Le Corum, Salle Pasteur, le 26 juillet 2017. **Trio Busch**

Compte-rendu, concert. Montpellier, Festival Radio France-Occitanie-Montpellier, Le Corum, Salle Pasteur, le 26 juillet 2017, 12 h 30. Le Trio Busch dans des œuvres de Haydn, Rihm et Busch. Créé à Londres en 2012, **le Trio Busch** a choisi pour patronyme le nom d'un des plus grands violonistes de la première moitié du XXe S, Adolf Busch, maître de Menuhin et fondateur d'un des plus illustres quatuors de tous les temps. Le frère de Fritz Busch, le chef d'orchestre, se signala, en outre, par son intégrité et son courage, combattant le nazisme, puis fuyant l'Allemagne pour les Etats-Unis. Il nous laisse une œuvre importante et intéressante à plus d'un titre. Signalons enfin que Mathieu Epstein, le violoniste joue un Guadagni de 1783 qui fut la propriété d'Adolf Busch. Nous écouterons ainsi son trio avec piano, sur lequel s'achèvera le concert.

L'ultime trio avec piano, le 45^{ème}, en mi bémol majeur, de Haydn, Hob. XV : 29, date de 1797. Il constitue effectivement le couronnement de son art. L'ample premier



mouvement, poco allegretto, aux contrastes instrumentaux accusés, est d'une écriture très riche. L'expression en est juste, chargée d'émotion contenue et de tendresse, avec une fin brillante : on est loin du divertissement léger, voire un peu futile dont la séduction était le premier mérite. L'andantino ed innocentemente surprend par sa tonalité (si

mineur) si étrangère à celle du premier mouvement. Sombre, attendri, c'est une sorte de regard nostalgique sur le défilement du temps. Après ce moment d'abandon et de poésie, le presto assai du finale, enjoué, très enlevé, renoue avec la jovialité, nerveux à souhait et magistralement joué par nos trois musiciens.

Wolfgang Rihm s'est imposé comme une des figures majeures de la composition contemporaine. De son œuvre abondante, le trio Busch nous propose « Fremde Szene III » [Scène étrange ou étrangère, 3^{ème} partie], de 1984. Utilisant toute l'échelle dynamique, du quadruple piano au quadruple forte, le jeu des résonances, des ostinati martelés comme des phrases au lyrisme naturel, le langage oscille entre les audaces (de l'époque) et une sorte de post-romantisme expressionniste. L'écriture pianistique, puissante dans ses ponctuations comme dans son épuisement final, retient particulièrement l'attention.

Adolf Busch nous lègue un seul trio avec piano, en la mineur, opus 15, de 1920, œuvre ambitieuse qu'il joua régulièrement avec Serkin. Dès le beau chant du violoncelle qui ouvre le premier mouvement on se situe dans l'héritage brahmsien, avec un lyrisme vrai et une trame polyphonique dense. Les envolées passionnées, enfiévrées, sont autant de réussites jusqu'à l'apaisement final. Le deuxième mouvement, d'une écriture savante, exaltée comme poétique, prépare bien au mouvement lent, rond, d'une plénitude singulière, résolument moderne dans le cadre tonal, avec des plages de détente appréciées comme autant de respirations. C'est la fugue du finale qui couronne cet ouvrage, claire, vivante, resplendissante et riche en surprise. A l'égal de Reger, Adolf Busch nous offre ici un mouvement qui, à lui seul, justifierait une programmation régulière de cette œuvre magistrale.

Les acclamations d'un public très attentif lui valent la reprise de l'andantino de Haydn.

Associant la jeunesse à une maturité épanouies, le trio Busch, dont la carrière internationale atteste les qualités, est promis à un bel avenir. La fusion, l'homogénéité des timbres, l'évidence du jeu, et l'engagement au service d'un programme audacieux. Que demander de plus ?

Compte rendu, concert. Montpellier, Festival Radio France-Occitanie-Montpellier, Le Corum, Salle Pasteur, le 26 juillet

2017, 12 h 30. Le trio Busch dans des œuvres de Haydn, Rihm et Busch

Illustration : © Trio Busch, DR

CD, critique. VIVI FELICE, Sonates de D. Scarlatti. Adeline de Preissac, harpe (1 cd La Simplesse, 2016)

CD, critique. VIVI FELICE,
Sonates de D. Scarlatti.
Adeline de Preissac (1 cd La
Simplesse). Adeline de
Preissac éclaire et réécrit
la formidable relation voire
complicité artistique et
musicale qui s'est nouée
entre le compositeur
napolitain **Domenico
Scarlatti (1685 – 1757)** et
son élève (et protectrice)
la reine **Maria Barbara**.

D'abord au Portugal (1720) puis en Espagne (1729), Scarlatti écrit toutes les Sonates destinées au plaisir et à la délectation de la Souveraine, claveciniste talentueuse et elle aussi compositrice. Le séjour en Espagne allait encore marquer un cap dans l'élaboration d'une écriture encore plus audacieuse, d'essence expérimentale. L'invention sans limites du créateur sait exploiter toutes les ressources expressives des accords parfaits I, V, IV. Il n'en fallait pas moins pour susciter l'esprit de défi (et d'expérimentation recreative) de



la harpiste Adeline de Preissac : 11 Sonates dévoile le tissu imprévisible d'un tempérament musical unique à son époque, et aussi la transposition rafraichissante qu'en propose la harpiste.

Fluidité rêveuse, expressivité enivrée : Scarlatti révélé

En dépit des contraintes techniques liées à la digitalité seule, malgré la résonance naturelle de l'instrument, l'interprète sait capter la vitalité et l'urgence de chaque pièce, révélant toujours ce feu à la fois poétique, libre, étonnamment suggestif et volubile d'un compositeur aussi bouillonnant qu'élégant (K 148). Les 11 Sonates réunis dans le disque récemment paru à l'été 2017 soulignent surtout l'expertise et la sensibilité de la harpiste française. Alors que beaucoup d'élèves harpistes, dans les Conservatoires et pendant leurs études, lors de Concours aussi, apprennent les rudiments de l'instrument, se perfectionnent dans l'interprétation de transcriptions d'après Scarlatti, aucun cd d'importance des Sonates de Domenico Scarlatti n'avait été publié. Voilà une absence réparée d'autant qu'Adeline de Preissac ajoute plusieurs Sonates jamais jouées à la harpe (telles les K434, K232, K148, K239, K302, K201)... A chaque séquence, l'instrument à la fois cristallin et rond affirme une sonorité enivrante qui fait surgir la profondeur et l'imprévu né de l'intime et de la pudeur (K213). Il faut de la finesse et une expressivité à la fois mordante et précise, accordées à une imagination flexible (chants et contrechants de la dernière K 201), pour exprimer le souffle et la verve de chaque Sonate (K25). De toute évidence, Adeline de Preissac maîtrise les qualités requises qui font le mystère et l'énigme Scarlatti dans l'histoire de la musique. Programme enchanteur,

musicalement flamboyant, techniquement captivant. Bach se joue au piano, sans atténuation de son génie. Il est grand temps de jouer Scarlatti à la harpe pour en saisir différemment le génie protéiforme et volubile. Défi relevé aujourd'hui par Adeline de Preissac.



CD, compte rendu critique. VIVI FELICE. 11 Sonates de Domenico Scarlatti. Adeline de Preissac, harpe (1 cd La Simplesse, enregistré en juin 2016). CLIC de CLASSIQUENEWS de l'été 2017.

AGENDA : Adeline de Preissac joue le programme de son disque VIVI FELICE, demain samedi 29 juillet à TOURS :

Samedi 29 juillet 2017 : Cloître de la Psalette (Tours) – 14h30



« **Vivi Felice** » / Sonates de Domenico Scarlatti par Adeline de Preissac, harpe – Rens. : 02 47 47 05 19 – Concert pour la sortie du CD Scarlatti (référence : vivifel12) – [**LIRE aussi notre entretien avec Adeline de Preissac**](#)

**Compte rendu, concert.
Montpellier, Festival Radio
France-Occitanie-Montpellier,
le 25 juillet 2017.**

Chostakovitch, Philharmonique de Radio France, Vladimir Fedoseyev



Compte rendu, concert.
Montpellier, Festival
Radio France-Occitanie-
Montpellier, Le Corum,
Opéra Berlioz, le 25
juillet 2017, 20 h.
Albina Shagimuratova,
Chœur et Orchestre
Philharmonique de Radio
France, direction

Vladimir Fedoseyev. Chostakovitch, Glière et Prokofiev. Il y a un siècle, déjà, les bolcheviks faisaient tomber le régime tsariste. Dans le cadre de la thématique retenue pour le Festival Radio France-Occitanie-Montpellier, « Révolution(s) », un concert commémoratif, associant trois compositeurs russes, est organisé sous la direction d'un des plus grands spécialistes de ce répertoire, **Vladimir Fedoseyev.**

**FEDOSEYEV : perfection
musicale, apologie**

stalinienne



Tout d'abord, la suite du **ballet « Bolt » [le Boulon], de Chostakovitch**, réalisée par Alexandre Gaouk. En 1931, succédant de peu à « L'Âge d'or », ce second ballet de propagande adopte un langage qui pouvait paraître audacieux avant la mise au pas dont Jdanov fut l'artisan. Un argument grotesque, affligeant de

propagande révolutionnaire, avec un saboteur, la délation, des ivrognes, une blquette, des orphelins, l'armée rouge en parade, un nouveau saboteur, étranger, empêché de détruire un navire de guerre. Six des 23 numéros constituent cette suite, sorte de synthèse réussie de musique populaire et de réalisation classique. Dès l'ouverture, où la flûte et le basson devisent avant d'être rejoints par tout l'orchestre, la trivialité du propos prend une élégance, une distinction surprenantes sous la direction inspirée du grand chef russe. Les bois facétieux et les glissandi farceurs des trombones, le sirop des variations, comme le tango gouailleur suffisent à caractériser l'humour de Chostakovitch. Le finale, après l'explosion des cuivres, nous vaut une formidable progression d'une joie fébrile et débridée. Ce qui pourrait n'être qu'une pochade de style pompier prend une grâce, une légèreté singulières sous la direction de Vladimir Fedosseïev. On doute que les meilleures phalanges russes puissent faire mieux.

C'est à la soprano **Albina Shagimuratova**, rare en France, qu'est confiée la partie de soliste du **Concerto pour colorature, en fa mineur, op. 82 (1943) de Reinhold Glière**. Ce dernier n'est plus guère connu que pour avoir été professeur de Prokofiev et nous laisser une œuvre abondante quelque peu oubliée. Serviteur docile de l'Union des Compositeurs

Soviétiques, Glière reçut son premier prix Staline pour cet ouvrage. Rachmaninov s'était déjà illustré par une célèbre Vocalise (transcrite pour à peu près tous les instruments). Glière élargit la formule pour nous offrir un authentique concerto où la voix et l'orchestre rivalisent et échangent comme il se doit. Sa particularité est d'être écrit pour colorature et d'exiger une maîtrise superlative de ce registre. C'est aussi la raison pour laquelle l'œuvre est si rarement jouée, les interprètes ayant les qualités requises étant particulièrement peu nombreuses (Natalie Dessay en 1998). Incontestablement une des plus belles Reines de la nuit, Albina Shagimuratova, dont les emplois vont de Mozart aux contemporains, éprise du répertoire russe, nous offre un joyau vocal. Sonore et ronde, la voix est aussi agile que large. Le registre de colorature est prodigieux d'aisance et toutes les acrobaties vocales qu'offre le concerto semblent un jeu pour cette extraordinaire interprète. La démonstration pyrotechnique, si elle force l'admiration, vaut aussi pour le propos musical, toujours chargé de sens. Une œuvre qui mérite d'être davantage connue



En 1937, Prokofiev a mis définitivement fin à son exil et réside depuis un an à Moscou. **La cantate pour le 20ème anniversaire de la Révolution russe, op.74**, gigantesque par les effectifs exigés (un

orchestre symphonique, un monumental orchestre de cuivres, des accordéons, deux chœurs mixtes) est le signe envoyé à Staline de la sincérité de son engagement. Acquis au réalisme socialiste, il veut démontrer publiquement son adhésion à la politique soviétique. Du reste, il réitérera avec une nouvelle cantate pour chœur mixte et orchestre (« Fleuris, pays tout puissant », op.114) pour célébrer le trentenaire de la

Révolution d'octobre. Les dix numéros de la partition empruntent à Marx, Lénine, et à deux discours du « Petit père des peuples ». Du combat idéologique, puis de l'insurrection à la victoire, au serment et à la promesse des lendemains qui chantent, la progression dramatique nous vaut des pages riches en couleur, véhémentes, plaintives comme résolues, avec des progressions paroxystiques. Si un soliste des chœurs intervient brièvement, c'est la voix collective qui s'exprime. Musique de masse destinée aux masses, d'une écriture simple, voire simpliste, toujours efficace, avec une diction syllabique devant faciliter l'intelligibilité, c'est aussi l'occasion d'effets orchestraux annonciateurs d'Alexandre Nevsky. Même si le texte dérange et nous laisse partagé entre l'effroi et le sourire amer, la force du propos nous entraîne dans un tourbillon et « nous mobilise, prêts à une nouvelle lutte, prêts à gagner de nouvelles victoires pour le communisme », paroles de Staline sur lesquelles s'achève l'ouvrage. Ironie du sort : la commémoration musicale de la Révolution russe est sponsorisée par la Société Générale... les temps ont bien changé !

Vladimir Fedosseïev appartient à la génération des vétérans de la direction (85 ans). On est admiratif et pantois devant l'énergie, la vitalité dont il fait preuve tout au long du concert. Conscients de vivre un moment d'histoire, choristes et instrumentistes donnent le meilleur d'eux-mêmes pour cette célébration. Précise, toujours attentive, souveraine, quasi chorégraphiée, sa direction est un modèle d'efficacité. Malgré l'énormité des moyens mobilisés, il n'est pas une attaque, un phrasé, une fin qui ne réponde idéalement à l'intention manifestée. Un très grand Monsieur qui mérite amplement les longues ovations d'un public enthousiaste.

Compte rendu, concert. Montpellier, Festival Radio France-Occitanie-Montpellier, Le Corum, Opéra Berlioz, le 25 juillet 2017, 20 h. Albina Shagimuratova, Chœur et Orchestre Philharmonique de Radio France, direction Vladimir Fedoseyev. Chostakovitch, Glière et Prokofiev. Illustrations : © Luc Jennepin / 2017 – Festival de Radio France Montpellier

Compte rendu, concert. Montpellier, Festival Radio France, le 23 juillet 2017. LISZT. Andreï Korobeinikov, piano.

Compte rendu, concert.
Montpellier, Festival Radio
France-Occitanie-Montpellier,
salle Pasteur, le 23 juillet
2017, 17h 30. Andreï



Korobeinikov, piano. Récital Liszt. Pur produit de la jeune école russe, Andreï Korobeinikov, dont on connaît la relation privilégiée qu'il entretient avec Scriabine et Chostakovitch, nous offre un récital Liszt qui bouscule les habitudes, les

convenances.



Le jeune trentenaire ouvre son programme avec une pièce de bravoure : la grande fantaisie de concert sur des airs espagnols, de 1853 (S. 253). L'œuvre apparaît rarement au concert, toute de virtuosité, conçue pour séduire le public du temps, riche en acrobaties digitales, fondée sur des thèmes authentiquement espagnols. Dix-sept ans après son rondeau fantastique sur El Contrabandista (Garcia), Liszt renoue avec la péninsule ibérique. L'articulation, le toucher et les couleurs séduisent,

d'emblée. Le jeu est nerveux, profond comme aérien, et on oublie cette débauche d'effets spectaculaires tant l'intérêt proprement musical se renouvelle. La musique vit et respire, malgré le poids des démonstrations dont elle est l'objet. Le bref passage en fugato semble rejoindre la sonate en si mineur, qui suivra. Les dernières variations sont proprement orchestrales, impérieuses et contrastées à souhait. Une œuvre secondaire, servie par un très grand pianiste.

De la deuxième année de pèlerinage, les deux derniers sonnets de Pétrarque (n°104 et 123) sont d'une toute autre nature : la poésie à l'état pur, où la douceur, la rêverie, la méditation le disputent à la puissance. Le tempo est retenu, le jeu souple, fluide, libéré, associé à des phrasés sculptés, où chaque note a son poids, juste et admirable. Ainsi, très loin des démonstrations pyrotechniques de la fantaisie, Andreï

Korobeinikov nous donne une splendide leçon de chant, dont la force expressive est admirable.

Exacte contemporaine de la Fantaisie qui ouvrait le récital, l'immense sonate en si mineur, cheval de bataille de tous les athlètes du piano. Si le lento assai initial ne réserve pas de surprise particulière, la rage de l'allegro energico, incandescent, augure bien de la suite. Les progressions sont splendides, formidables et les phrasés empreints d'une rare liberté. Nous sommes grisés, emportés dans ce tourbillon infernal. Les contrastes sont ménagés avec un sens dramatique surprenant, ne laissant aucun répit à l'auditeur qui croit bien connaître l'œuvre. Le ravissement, au sens le plus fort. La fugue est prise dans un tempo très allant, magistrale, d'une lisibilité exemplaire, plus construite, plus dynamique que jamais. Ajoutez à cela l'art des retenues, des suspensions comme des transitions, la variété des couleurs et vous croyez écouter cette sonate pour la première fois. Les dynamiques comme les tempi sont poussés à leurs extrêmes, avec, toujours, un chant souverain. La fin, épuisée comme jamais, nous étreint. Théâtrale ? Peut-être, mais du théâtre le plus convaincant, empreint d'une vie authentique, d'un romantisme profond. Un moment de grâce.

Aux ovations d'un public conquis, le pianiste offrira deux beaux bis, classiques, mais revisités : les transcriptions d'Auf dem Wasser zu singen et d'Erlkönig. Leur approche confirme tous les partis pris de Andreï Korobeinikov : le premier lied s'enfièvre progressivement pour nous faire accéder à la joie (« Freude » et non pas « Lust », pour les germanistes qui en ce domaine ont un langage plus nuancé que le nôtre). Erlkönig est un drame, et la théâtralité des oppositions fortes, de la véhémence impérieuse à la fragilité naïve, tendre, et pathétique, plus accusée que jamais, illustre à merveille ce bijou. Toute la technique – prodigieuse – s'oublie car au service exclusif de la musique. Un interprète majeur et inspiré avec lequel le piano doit maintenant compter.

Compte rendu, concert. Montpellier, Festival Radio France-Occitanie-Montpellier, salle Pasteur, le 23 juillet 2017, 17h 30. Andrei Korobeinikov, piano. Récital Liszt. Illustration : © Irene Zandel.

Compte rendu, concert. Montpellier, Festival Radio France-Occitanie-Montpellier, salle Pasteur, le 22 juillet 2017, 12h 30. Thibaut Garcia, guitare.

Compte rendu, concert. Montpellier, Festival Radio France-Occitanie-Montpellier, salle Pasteur, le 22 juillet 2017, 12h 30. **Thibaut Garcia, guitare.** Singuliers musiciens que les guitaristes, presque autant que les organistes... nul doute qu'un sociologue, qu'on souhaite mélomane, trouve là un sujet d'observation et d'étude. Le répertoire original de l'instrument, pour l'essentiel, est étroitement lié à ses virtuoses, peu connus en dehors du cercle des initiés. Raison pour laquelle les guitaristes se sont approprié de très nombreuses transcriptions, outre l'immense répertoire pour luth et vihuela.

Thibaut Garcia se livre, en générosité et virtuosité

C'est ainsi que Thibaut Garcia commence par une belle sonate de Sylvius Leopold Weiss. Pourquoi pas, malgré l'appauvrissement du timbre du luth, si le style en était respecté, ce qui est sujet à débat ? De surcroît, quelles que soient les qualités – indéniables – de l'interprète, les respirations font défaut, les phrases s'enchaînent, traduisant



la méconnaissance de ce qui fait des sonates de Weiss (des suites, au plan formel) un monument difficile à transposer, comme à confier à des mains peu familières du répertoire baroque.

Si Albeniz fut un pianiste d'excellence dès son plus jeune âge, c'est tout autant à la transcription de ses œuvres pour la guitare qu'il doit sa célébrité. La célébrissime Asturias, qui ouvre la suite pour piano op.232, est dans toutes les oreilles. Âpre et colorée, vigoureuse et rêveuse, elle prend une authenticité, une vie particulière sous les doigts de Thibaut Garcia. Il est vrai que Toulousain d'ascendance ibérique, il en maîtrise l'esprit mieux que quiconque.

Le guitariste présente ensuite deux pièces sans prétention (chansons populaires catalanes), d'une écriture naïve, revigorante, d'un guitariste de ce terroir, du XIXe S. Elles apportent à ce riche récital leur note de séduction rafraîchissante. Olga Amelkina-Vera, brillante guitariste et

compositrice belarusse installée aux Etats-Unis depuis 20 ans, nous offre une ample composition, dont le thème initial, tonal, relève d'une écriture traditionnelle. Les variations qu'il suscite, virtuoses à souhait, font appel aux techniques les plus démonstratives, en plus des ressources naturelles de l'instrument. Les qualités exceptionnelles de ce jeune interprète, maintenant reconnu comme un des grands guitaristes, s'y déploient avec une aisance et un engagement qui forcent l'admiration. Le nom de Piazzolla est maintenant attaché à la résurrection esthétique du tango argentin. Oscar Lopez Ruiz puis Horacio Malvicino seront ses guitaristes d'élection, et prendront part à l'élaboration de ce qui fait un style inimitable. La liberté du jeu, quasi improvisé, opposée à la rythmique implacable de ses envolées donne toute sa chaleur sensuelle à cette pièce.



La mazurka appassionata, d'Agustin Barrios Mangoré, le Paraguayen, illustre brillamment le retour au cœur du répertoire des grands solistes. Plus le programme avance, plus Thibaut Garcia semble se livrer, pour notre plus grand bonheur. Parmi les bis, généreusement

offerts à un public enthousiaste, retenons cette chanson de Lorca, où sa guitare accompagne magistralement Anaïs Constant, qui chante ce soir le rôle de la Fanciulla dans l'opéra Siberia, de Giordano. Entente parfaite de deux artistes en pleine communion. Prodigieusement doué, d'une maîtrise technique impressionnante, Thibaut Garcia est un parfait musicien, dont l'engagement comme la gentillesse sont exemplaires.

Compte rendu, concert. Montpellier, Festival Radio France-Occitanie-Montpellier, salle Pasteur, le 22 juillet 2017, 12h 30. Weiss ; Albeniz ; Amelkina-Vera ; Piazzolla ; Barrios Mangoré ; Lorca. Thibaut Garcia, guitare.

CD, compte rendu, critique. TELEMANN : Wassermusik / HAENDEL : Watermusic – Zefiro. Alfredo Bernardini, (1 cd ARCANA 2003)

CD, compte rendu, critique.
TELEMANN : Wassermusik / HAENDEL
: Watermusic – Zefiro. Alfredo
Bernardini, (1 cd ARCANA 2003).

Révélation subtile et totale que la **Wassermusik**, conçu pour le centenaire du Conseil de l'Amirauté de Hambourg (avril 1723) dont **Telemann** est alors le directeur musical, invité à livrer toutes les musiques officielles. Les 10 épisodes de la suite instrumentale sont un condensé de théâtre d'une subtilité irrésistible sous la direction de **Alfredo Bernardini** qui sait électriser avec un tact élégantissime et ce mordant suggestif qui manque à tellement de nouveaux ensembles baroques sur instruments anciens, y compris en France, tout l'effectif réuni autour de lui (Orchestre **Zefiro**). La tendance aujourd'hui, 40 ans après la « révolution baroque » est de jouer techniquement d'excellente façon, ... mais sans feu et sans esprit.





OR ici, à l'inverse (mais en 2003 : il y a donc près de 15 années déjà), le chef sait cultiver la suprême intelligence dramatique, une recherche d'une flexibilité savante de justesse expressive et de vitalité motorique qui confère à chaque danse, son relief flamboyant gorgé d'une irrépressible ivresse sonore : l'ouverture vaut bien des levers de rideau à l'opéra ; la Sarabande qui suit affirme une majesté trépidante (flûtes souveraines... pour l'entrée de Thétis) ; la Bourrée, frémit et rebondit comme un jeune cabri, nerveux et élastique (sagacité des bassons, soutenant les flûtes là encore très exposées), cependant que la Loure cultive une retenue toute pudique et d'un rebond profond et presque grave, elle aussi toute en majesté retenue (Neptune) ; ramélienne, sautillante, pleine de caractère et de nostalgie la Gavotte (pour Amphitrite) ; d'une syncope, faussement contrainte et aux cordes pleines de sagacité et de panache, l'Harlequinade de Triton impose une nouvelle nuance tout aussi juste dans ce formidable théâtre instrumental : c'est peut-être là que le geste de l'ensemble Zefiro se montre des plus enjoués ; telle une tempête dont l'opéra français a fait alors sa spécialité, l'entrée de Eole / Aeolus, divinité des airs regorge de tempérament magistralement maîtrisé : le nervosité des cordes époustoufle (avec accents de guitare et de hautbois pépillants) : on voit bien que Telemann déborde de son prétexte musical célébratif vers une surenchère dramatique qui revendique la lyre opératique. Le Menuet, d'esprit lullyste, cite la grâce française, avec cet abandon pastoral d'une infinie poésie. Les deux derniers épisodes, ont là encore la vitalité imaginative d'un Rameau : ainsi l'élan de la Gigue entraîne tout en ses rythmes et ascension phénoménal, enchaînant sur *Canarie*, véritable frénésie rustique, dans l'esprit d'une ronde de paysans, enfiévrée, éperdue, d'une constante motrocité (coups et claques de sabots à l'envi).

Tout autant élégant et subtilement caractérisé, le cycle du **Watermusic de Handel**, contemporain de Telemann. Il est pertinent d'enchasser la suite de Telemann entre les deux

volets haendéliens : le cycle telemanien de 1723, étant précédé par la Suite F HWV 348 (Londres, 1715), puis enchaînée avec les cors de chasse de la Suite D HWV 349 (Londres, 1717), puis G HWV 350 (Londres 1736). La puissante versatilité des musiciens de l'orchestre Zefiro savent convaincre par leur élégance, leur fine caractérisation,... une imagination qui vaut largement le **CLIC de CLASSIQUENEWS de l'été 2017**. Il y a bien longtemps que nous n'avions pas été séduits par une telle audace, une vision sûre, pleine d'entrain et de finesse, aux intentions justes et dramatiquement passionnantes. En cette année Telemann 2017, Zefiro a la pertinence d'éclairer le cycle de la Wassermusic de Telemann, d'un jour nouveau : révélation et jubilation, Telemann est bien un compositeur génial, sachant ici condenser le meilleur de son contemporain Haendel, comme l'ivresse expérimentale et virtuose d'un Rameau. C'est dire. Eblouissant.



CD, compte rendu, critique. TELEMANN : Wassermusik / HAENDEL : Watermusic – Zefiro. Alfredo Bernardini, direction (1 cd ARCANA – enregistré à Londres en juin 2033) – CLIC de CLASSIQUENEWS de l'été 2017. **LIRE** aussi notre [dossier TELEMANN 2017](#)

**Compte rendu, concert.
Montpellier, Festival Radio
France-Occitanie-Montpellier,**

opéra Berlioz, le 21 juillet 2017. Orch National de Lille, Alexandre Bloch.

Compte rendu, concert. Montpellier, Festival Radio France, le 21 juillet 2017, 20 h. ; Simon Trpceski, piano, Orchestre National de Lille, Alexandre Bloch. Sans oublier les dizaines de récitals, de concerts de musique de chambre, les opéras, rares sont les



festivals – comme les capitales en pleine saison – qui sont en mesure de nous offrir tant de concerts symphoniques, confiés à autant de formations prestigieuses, que celui de Radio France-Occitanie-Montpellier. L'Orchestre National de Lille, construit puis conduit à la pleine maîtrise par Jean-Claude Casadesus, est maintenant confié à Alexandre Bloch. Il nous offre ce soir un riche programme, alléchant, mais dont on chercherait vainement le fil conducteur, n'était son titre : « De Moscou à Rome ». Au cœur du programme, le spectaculaire et populaire 3ème concerto pour piano de Prokofiev, le plus joué depuis sa création en 1921.

La nouvelle jeunesse de l'Orchestre National de Lille

Pour commencer, une œuvre d'un compositeur opprimé, rejeté par l'appareil stalinien, Nikolai Roslavets, dont on commence seulement à découvrir la personnalité et l'œuvre, extraordinaires. Ainsi, ses 24 préludes et fugues, bien antérieurs à ceux de Chostakovitch, et qui soutiennent

largement la comparaison. Une sorte de poème symphonique écrit aux environs de 1912, « Aux heures de la nouvelle lune » ouvre le programme. C'est à Alexandre Raskatov, connu comme compositeur lyrique, que l'on doit sa reconstitution. L'écriture, très personnelle, surprend à plus d'un titre : le langage est d'une rare audace pour le temps, sans jamais sembler redevable à quelque courant contemporain. L'orchestration en est virtuose, et on aimerait savoir quelle part relève du transcritteur. Quoi qu'il en soit, c'est à une découverte importante que nous sommes conviés. La séduction joue à plein, sans démagogie aucune. La direction très démonstrative d'Alexandre Bloch, précise, efficace, impose une dynamique et des phrasés remarquables. Jamais l'intérêt ne faiblit, des bois babillards aux passages les plus impressionnants de force. A réécouter impérativement sur France Musique.

La virtuosité diabolique qu'appelle le 3ème concerto de Prokofiev en a fait un des chevaux de bataille de tous les athlètes du clavier. Trop souvent, tout est mis en œuvre pour que le soliste occupe, seul, héroïquement, le premier plan comme le haut de l'affiche, l'orchestre étant réduit au rôle de faire-valoir. Ce soir, rien de tel. Ce dernier est partenaire à part entière, et chacun du soliste ou de lui, sait se montrer discret dans tel ou tel passage, voulu comme tel par Prokofiev, mais trop souvent oublié. La virtuosité ne tombe jamais dans le travers du clinquant ou de la vulgarité de l'histrion. Elle sait se faire humble, toujours au service d'un romantisme puissant et contrôlé. Le chef enflamme l'orchestre dès le premier mouvement. Les formidables progressions et la précision font penser à Evgeni Mravinski, la subtilité, la transparence en plus. La puissance des accords, la vigueur rythmique, la souplesse et les traits nous emportent, moins par la prouesse que par la vérité de ton. Le relief modelé, nerveux, incisif, comme les couleurs, la sonorité, franche, claire, les flux lyriques, les respirations, le legato forcent l'admiration. Tout autant, du très grand piano, puissant comme il se doit, mais aussi

lyrique, subtil, gorgé de vie et d'humanité, ce qui est rare. Les traits fulgurants sont là, mais jamais démonstratifs, nerveux mais contrôlés. Les soli de l'andantino, dans leur apparente simplicité, nous émeuvent particulièrement. L'orchestre se hisse au plus haut niveau. C'est particulièrement vrai dans le finale qui nous emporte inexorablement dans son tourbillon ultime, au lyrisme éperdu, âpre ou sensuel, sans sur-jouer les contrastes, avec l'humour caustique de Prokofiev. Simon Trpceski est un fabuleux pianiste macédonien installé Outre-Manche, où ses enregistrements font référence. Pourquoi est-il si rare en France ? Remercions d'autant plus le Festival de nous permettre de l'écouter dans les meilleures conditions. Le Tombeau de Couperin, de Ravel, est un classique. Chaque orchestre l'a inscrit à son répertoire et s'efforce d'en donner sa lecture, renouvelée. Ici, le prélude est fluide à souhait, avec des bois vaporeux, coquins parfois, des cordes soyeuses, dirigés avec un engagement permanent. L'élégance, le raffinement, la légèreté, l'inconscience de la forlane sont convaincants. Le menuet, comme le rigaudon, stylisés à l'extrême, aux lignes admirables, à la sensualité rare, à la vigueur singulière séduisent, mais la source chorégraphique qui les abreuve est délibérément gommée, nous laissant partagé. Un orchestre au meilleur de sa forme.

On a le droit d'aimer les Fontaines de Rome, de Respighi, rarement données au concert. La partition est colorée, fraîche et chaleureuse, aux envolées paroxystiques, mais on se surprend à décrocher. Lassitude au terme d'un programme particulièrement riche ? Langage un peu suranné, et moins original que celui d'autres pages du même compositeur ? C'est surtout l'occasion pour le chef de montrer combien son orchestre est réactif, riche et soudé. Alexandre Bloch, dans toutes les œuvres écoutées ce soir, sait doser avec une science peu commune les interventions de chaque pupitre. Ainsi maintenir les cordes dans les nuances les plus ténues pour valoriser les bois lorsque le passage l'exige. Il excelle aussi dans les mixtures les plus savantes, les plus complexes.

Mais surtout, il communique à ses musiciens une formidable énergie, parfaitement maîtrisée, quelle que soit la nature du passage. Le lyrisme comme la puissance sont au rendez-vous. L'Orchestre National de Lille, phalange prestigieuse, retrouve une nouvelle jeunesse sous la baguette inspirée d'Alexandre Bloch.

Compte rendu, concert. Montpellier, Festival Radio France-Occitanie-Montpellier, opéra Berlioz, le 21 juillet 2017, 20 h. ; « De Moscou à Rome » ; Roslavets : Aux heures de la nouvelle lune ; Prokofiev : concerto pour piano n°3 ; Ravel : Le Tombeau de Couperin ; Respighi : Les Fontaines de Rome. Simon Trpceski, piano, Orchestre National de Lille, Alexandre Bloch.

Illustrations : Opéra Berlioz – Le Corum © Marc Ginot